

**Élisabeth Lorans  
et Xavier Rodier (dir.)**

*Archéologie de l'espace urbain*

Tours/Paris, Presses universitaires

François-Rabelais/Comité des travaux

historiques et scientifiques, 2013, 535 p.

Les progrès accomplis dans le domaine de l'archéologie urbaine depuis l'ouvrage fondateur de 1980<sup>1</sup> sont en grande partie dus à l'amplification des campagnes de fouilles d'urgence ou programmées, dont les résultats, quand ils sont enregistrés et exploités, enrichissent la connaissance des phases les plus anciennes des villes. Mais ce type de recherche, forcément limité dans son extension, s'inscrit dans un rapport dialectique souvent difficile entre les échelles de la fouille et celles de l'agglomération, en raison de ce que l'on appelle communément l'étroussure de la fenêtre d'observation : rappelons que dans plusieurs villes, malgré trente à quarante-cinq ans de recherches archéologiques, la surface fouillée ne représente pas plus de 3 % de la superficie urbanisée antique. À court terme, quelle que soit l'importance des découvertes effectuées sur le terrain, cette situation pose la question d'une approche élargie du phénomène urbain, qui implique non seulement le croisement de toutes les sources archéologiques, monumentales, textuelles et

archivistiques, mais aussi la mise en œuvre de méthodes spécifiques, dont on commence seulement à entrevoir les potentialités.

C'est la condition pour dépasser la seule mise au jour de structures nouvelles – qui demeure toutefois le préalable indispensable à toute réflexion historique – et parvenir à une compréhension du processus de la « fabrique » de la ville dans la longue durée et des modalités de la transformation de l'espace par les sociétés. Les activités du Centre national d'archéologie urbaine de Tours, créé en 1984, et les travaux fondateurs de Pierre Garmy, d'Henri Galinié et de Xavier Rodier, entre autres, ont ouvert la voie à ces investigations dont le présent ouvrage, composé de trente-cinq communications rédigées par soixante-neuf auteurs venus d'horizons divers, s'efforce de mettre en lumière les acquis et les perspectives. Une première partie propose des études de cas retenus pour leur exemplarité et leur caractère interdisciplinaire. Consacrée aux transformations topographiques et aux modalités de l'occupation, la deuxième analyse plutôt les rythmes. La troisième, plus expérimentale et largement théorique, n'est pas la moins passionnante, en ce qu'elle introduit, à partir de concepts et de techniques novateurs, la notion de modèle et de système appliquée à la ville, depuis le second âge du Fer jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle. Ces différentes contributions, conçues pour beaucoup d'entre elles selon un axe « transversal », apparaissent complémentaires et s'enrichissent mutuellement.

Les bilans regroupés dans la première partie de l'ouvrage témoignent de la difficulté à passer des diagnostics et des interventions préventives à une véritable archéologie urbaine. L'accumulation des données sur plusieurs décennies ne débouche pas toujours sur des publications synthétiques, comme l'illustre le cas de Chartres, malgré l'énormité du travail accompli par Dominique Joly, et il reste souvent beaucoup à faire pour dégager des analyses ponctuelles une histoire cohérente de l'occupation du sol. De ce point de vue, la nouvelle stratégie qui s'élabore à Toulouse s'avère prometteuse, sans gommer les apports d'une décennie de recherches de terrain dont les synthèses de Jean-Marie

Pailler ont révélé la richesse. Il s'agit de mettre en œuvre une politique globale envisagée dans la longue durée de manière interdisciplinaire et interinstitutionnelle, afin d'intégrer la masse des données et des matériels qui restent à traiter. De même, à Bayeux, la conjonction des résultats acquis après trois décennies d'investigation et plusieurs projets en cours de réalisation, dont un axe sur l'archéologie du bâti et une prospection géophysique, permet d'attendre une prochaine actualisation de l'ensemble des connaissances relatives à la capitale des Beiiocasses. Plus abouti encore, pour des raisons qui tiennent à sa situation culturelle, historique et topographique, le cas de Marseille est particulièrement éclairant, en ce qu'il autorise d'ores et déjà une vision relativement claire de l'évolution sur le long terme. Les conditions favorables de l'observation des trames viaires dans la cité phocéenne, au sein de plusieurs quartiers emblématiques, montrent que les lots archaïques se sont en partie maintenus jusqu'à la fin de l'Antiquité; la période romaine ne modifie pas notablement le réseau grec, puisque les nouveaux édifices, thermes et théâtre, s'y intègrent sans peine. Il faut attendre le XII<sup>e</sup> siècle et la réalisation de vastes lotissements qui s'affranchissent des contraintes antérieures pour que la morphologie générale se trouve refondue. La morphogénèse de l'agglomération double de Clermont-Ferrand au Moyen Âge constitue elle aussi un cas d'école puisque le phasage chronologique de cette cité de fondation augustéenne, restée durablement polynucléaire, fait apparaître, au travers du lexique et de la toponymie autant qu'à partir de l'étude du parcellaire, la rémanence des structures antiques et l'importance décisive de la réurbanisation médiévale.

La deuxième partie du livre, qui part de la reconnaissance de la topographie historique pour aller vers la compréhension des dynamiques spatiales, introduit des outils et des méthodes dont l'efficacité n'avait pas encore été mesurée en dehors des laboratoires spécialisés. Les systèmes d'information géographique – le SIG archéologique et historique ou le SIG ALPAGE du Paris médiéval –, qui réunissent archéologues, historiens,

géomaticiens et informaticiens, permettent l'intégration des données archéologiques les plus ténues et, inversement, aident à replacer les indications les plus ponctuelles dans un contexte élargi, contribuant ainsi à leur interprétation. Les dimensions naturelles et sociales du fait urbain sont croisées et autorisent des analyses spatiales aussi bien diachroniques que synchroniques. Ainsi se trouvent examinés, avec une précision jamais atteinte auparavant, les héritages morphologiques de l'enceinte parisienne du X<sup>e</sup> siècle, les densités démographiques de la ville au début du XIV<sup>e</sup> siècle (avec des pics assez étonnants pour les quartiers centraux de l'époque) et la hiérarchie des seigneurs en termes de surface contrôlée à l'intérieur de l'enceinte de Charles V d'abord, puis dans les limites de 1638. L'importance acquise par la géographie urbaine dans ce type de démarche n'est pas le moindre sujet d'étonnement pour le profane; on regrette seulement de trouver si peu de références aux travaux pionniers de Marcel Roncayolo. Le croisement des documentations archéologique, planimétrique et textuelle permet de restituer une cartographie des égouts et des fontaines à Paris entre le premier Moyen Âge et le XIX<sup>e</sup> siècle, avec d'importantes observations sur les dynamiques d'occupation des bords de Seine.

Loïn de réduire les approches traditionnelles à l'état de procédés archaïques, ces démarches les stimulent et en dégagent de nouvelles potentialités, comme le montre l'étude sur Angers, dont il faut retenir l'effort de définition des représentations que les acteurs se font de l'espace qu'ils occupent, à partir du vocabulaire employé du VIII<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle. Le salubre relevé des occurrences et des contenus des mots *civitas*, *urbs* et *suburbium* est conjugué avec une modélisation graphique des territoires angevins par Benjamin Lefèvre. De même, à Tours, le modèle britannique, dit de Manchester, est opportunément appliqué aux données issues de multiples sondages, avec, entre autres, des acquisitions décisives sur la nature et la datation de la trame originelle. L'analyse par Émeline Marot des maisons-tours à la limite du *castrum*, à l'ouest de la plus ancienne agglomération, met en lumière la rémanence,

ou plutôt l'accentuation de la symbolique de l'enceinte, paradoxalement liée à son effacement.

Deux études thématiques, en particulier, dépassent les cadres locaux pour offrir un champ de réflexion dont les enseignements peuvent s'appliquer à de multiples situations. La première concerne les « terres noires », ces dépôts plus ou moins carbonatés qui se retrouvent dans les couches profondes de nombreuses agglomérations, du IV<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle. Sous leur apparente homogénéité, ces strates témoignent d'une réalité complexe et leur accumulation, décryptée par des analyses pédogéologiques, met en évidence des activités diversifiées dues à des pratiques socio-spatiales à caractère domestique ou artisanal. Confrontant des exemples britanniques et français, Richard Macphail, dont les recherches en ce domaine sont fondatrices, souligne l'importance de l'approche archéologique, et particulièrement céramologique, dans ces procédures. La seconde étude prend en considération la notion de périodisation telle qu'elle est appliquée, d'une façon plus ou moins pertinente, dans la collection « Atlas historique des villes de France » analysée par Bastien Lefebvre. Trop souvent fondé sur des données textuelles ou des singularités planimétriques (mais comment faire autrement?), ce découpage chronologique reste dans plusieurs cas extrinsèque à l'histoire des agglomérations concernées.

La troisième partie de l'ouvrage commence par deux contributions qui posent la question centrale de la représentation graphique du paramètre temporel. En partant l'une et l'autre du constat que les outils informatiques ont tendance à privilégier l'espace et son occupation, elles cherchent les moyens d'une modélisation de la dimension temporelle à travers ce qu'il est convenu d'appeler les *visual analytics*. La seconde aboutit notamment sur le concept opératoire de la chrono-chorématique, dont la théorisation est due à Roger Brunet, l'un des fondateurs de la « nouvelle géographie » en France. Cette combinatoire des structures élémentaires de l'espace anthropique (chorèmes, à distinguer des physiomorphèmes, qui évoquent les formes naturelles du site) sert à rendre visible l'évolution d'une ville

ou d'un type monumental à travers une série d'images. Celles-ci constituent une sorte de cartographie du temps qui dépasse les logiques ordinaires de la localisation au profit d'une démarche visuelle explicative fondée sur un usage conceptuel de la figure géométrique et des conventions colorales. La méthode, hautement pluridisciplinaire, permet à terme l'élaboration de chorotypes, au sein desquels la périodisation mise en cause précédemment revêt la forme d'épisodes qui évacuent par principe les connotations historiographiques trop étroitement datées, dont la définition apparaît à la fois plus abstraite et mieux adaptée à l'histoire spécifique des agglomérations étudiées. Néanmoins, la périodisation traditionnelle a encore été utilisée, et de la façon la plus heureuse, dans plusieurs contributions de la première partie. Là réside en fait toute la difficulté de la conciliation ou de la continuité entre le « récit » et le « modèle », la porosité de la frontière entre les deux postulats constituant un phénomène positif, encore insuffisamment exploité de notre point de vue. Trois études de cas (Le Mans, Reims et Bordeaux) donnent à voir les résultats de l'application de ces méthodes. Le modèle gréco-romain de l'*urbs*, dans sa définition fonctionnelle et spatiale, semble dès lors se trouver dans une situation de marginalité, ou de décalage, qui en rend la pertinence – si tant est qu'elle ait jamais été effective – de plus en plus improbable.

Il est clair toutefois que l'urbanisme de fondation romaine, dans sa gestion de l'espace comme dans sa panoplie monumentale, gardait pour les contemporains une valeur symbolique dont les harmoniques politiques, religieuses et idéologiques, un peu rapidement évacuées ici, ne sauraient être ignorées et ont contribué à la diffusion de « modèles » au moins théoriques, dont les typologies gardent la trace. Il ne faut pas oublier le statut juridique des villes, dont les exigences initiales sont tout de même assez précisément connues, même si elles étaient vouées à se modifier rapidement. En somme, tout se passe comme si cette récente et salutaire prise en compte de la dimension du vécu dans la durée, recensant l'infinie variabilité des espaces, avait pour corollaire le gommage de certaines

données historiques de base qui, bien qu'elles procèdent elles aussi d'un système – celui, restituable, de la politique de Rome à l'égard des provinces –, se trouvent ici réduites à ce qui est désigné comme des « prérequis historiographiques », aboutissant au mieux à ce que H. Galinié appelle dans sa post-face le « roman urbain ». Le caractère quasi entomologique de l'analyse des structures formelles gagnerait en profondeur si la dimension politico-idéologique des planimétries de base et des hiérarchies durables qu'elles engendrent pouvait être prise en compte. La conclusion de cette section insiste du reste avec raison sur le caractère encore expérimental de la démarche – la mise en œuvre du concept de chrono-chorématique ne remonte pas au-delà des premières années de ce siècle –, tout en rappelant la finalité légitime de ces opérations : aboutir, à partir d'exemples spécifiques, à la définition de modèles généraux permettant une meilleure catégorisation des évolutions urbaines sur le temps long.

Les possibilités offertes par ces approches systémiques sont constamment enrichies par la mise au point de logiciels de plus en plus performants, comme le MORPHAL qui met à la disposition des chercheurs un outil destiné à l'analyse morphologique des tissus urbains et des circulations qui s'y développent. L'examen de la « cité » de Nîmes est de ce point de vue éclairant, en ce qu'il propose une modélisation spatiale des trente-quatre agglomérations dont cette ville était le centre administratif ; si celle-ci remet en cause la réalité du statut des *oppida latina* de la célèbre liste de Pline l'Ancien, elle replace les villes, à partir de critères de classification multiples, dans un système à la fois hiérarchique et complémentaire qu'aucune étude antérieure n'avait encore entrevu.

Soulignons pour finir la richesse des travaux effectués, pour la plupart, par de jeunes chercheurs qui sont en passe de renouveler profondément l'analyse urbaine traditionnelle. Ils conjuguent les ressources de l'archéologie et de la géographie (auxquelles il serait bon d'adjoindre, par le biais de la même formalisation modélisatrice, davantage d'éléments historiques quand ceux-ci seront disponibles),

et ont recours à toutes les technologies capables de valoriser, dans une combinatoire vertigineuse mais d'une étonnante efficacité, la multiplicité des données au moyen de synthèses graphiques et d'hypothèses typologiques dont la valeur heuristique ne cesse, soyons-en sûrs, de s'affirmer.

PIERRE GROS

AHSS, 72-1, 10.1017/S0395264917000476

1 - Georges DUBY (dir.), *Histoire de la France urbaine*, vol. 1, *La ville antique. Des origines au IX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Le Seuil, 1980.